

« De son promontoire, il surplombait la belle et sauvage Durance dont il voyait le ruban scintillant s'étirer à l'infini. Elle s'alanguissait quelques fois dans les méandres paresseux au milieu des vergers. C'était pour mieux reprendre le cours de sa chevauchée farouche vers la montagne de Lure qui barrait l'horizon et dont la crête était couverte de neige. Le vent du soir battait froid la colline et mêlait les rides profondes de son visage à sa chevelure indomptée. C'était un homme droit et rugueux. Il avait quitté son travail si bien payé, sa famille aimante, la ville et ses humeurs nauséuses pour vivre en paix avec la nature. Il s'était retiré au fond d'une de ces vallées des Alpes. La route en cul de sac venait buter contre sa ferme, blottie contre un rocher, et n'allait pas plus loin. Là commençait son royaume. Des landes couvertes d'épineux s'élançaient contre la montagne. Un maigre chemin de chèvres les traversait et menait sur un plateau de prairies couvertes de fleurs et d'herbes sauvages. Sa cabane d'estive de tôle et de bois résistait vaillamment aux intempéries. Les falaises de Ceuzette offraient leur ombre inquiétante et vertigineuse et sommaient les marcheurs de rebrousser chemin. Il était le seul à défier ces parois abruptes ou il rivalisait de virtuosité avec la harde de chamois qui s'y réfugiait pour échapper au loup. Il se partageait entre cet alpage et la ferme où il ne recevait jamais. Au village, tout juste connaissait-on son visage. Il n'y descendait qu'en cas de nécessité et faisait au plus vite quelques courses sans se préoccuper jamais de répondre aux amabilités ni aux murmures qu'il entendait dans son dos. On ne pouvait non plus lui écrire, les administrations ne le connaissaient pas. Les agents recenseurs étaient venus jusqu'à la ferme mais ne l'avaient pas trouvé. Ils étaient repartis bredouilles rendre compte de leur échec au maire. Il ne devait rien à personne. L'eau lui était donnée par un puits creusé à la force des bras et le peu d'électricité qu'il consommait était produit par une éolienne. Pas d'adresse, pas de boîte aux lettres. Il s'était volontairement fait oublier de tous. Et pourtant ce matin, la 41 du facteur avait pour la première fois avalé la côte menant jusqu'à la ferme. Le jovial receveur des Postes du village en était sorti en brandissant au bout de sa main une lettre. La plaisanterie qu'il avait répétée dans sa voiture pour vaincre sa méfiance et sa trouille était tombée à plat. Il en avait récolté un regard sévère. Le facteur avait posé la lettre sur la table en bois au dehors, puis était reparti en maugréant C'était décidé, il ne la lirait pas tout de suite. "Cet homme imposait le respect et dégageait une forte personnalité avec un air bourru, triste et détaché. Il avait été médecin au sein de l'association Médecin du Monde. Durant toute sa carrière, il avait exercé son métier avec passion et dévouement. Mais la dernière mission à laquelle il avait participé, l'avait emmené au Darfour d'où il était revenu traumatisé. Là-bas, la guerre civile et la famine lui avaient offert un trop plein d'images de souffrances insoutenables autant physiques que psychologiques, et devant lesquelles il se trouvait trop

souvent impuissant. Il se haïssait de devoir laisser mourir des femmes et des enfants alors que son métier était de les sauver et il haïssait les hommes pour autant de cruauté infligée. Voilà pourquoi il n'aimait pas les gens. Dès son retour, c'était une évidence, il devait changer de vie, et avait choisi une vie en harmonie avec la nature comme thérapie pour panser ses plaies. Et comme ça, il s'était retrouvé ici, sur les hauteurs de la commune du joli village de Lardier et Valença surplombant la vallée de la Durance. Il avait pris possession de cette vieille ferme et s'y était installé et personne au village ne lui avait jamais rien demandé.

Pensif, il resta un long moment debout, immobile sur le pas de la porte et scrutait l'horizon. Sur sa gauche, se trouvait un chêne majestueux, centenaire, qui abritait de son ombre rafraichissante, la ferme toute entière ainsi que la table où était encore posée la lettre. Ce jour-là, il décida de vaquer à ses occupations quotidiennes et lirait son courrier à son retour. La vérité, c'était qu'il avait la trouille de son contenu.

Sa vie était devenue paisible. Comme tous les jours, il monta jusqu'au plateau et à la lisière de la forêt pour aller chercher quelques branchages secs nécessaires à nourrir la braise de son vieux poêle qui crépitait toute la journée, qui lui servait de cuisinière et sur lequel mijotait continuellement dans une marmite, quelques orties et autres herbes sauvages pour ses repas. En redescendant, il s'asseyait un long moment pour contempler et écouter la nature si belle et si pure, et il se disait ne pas s'être trompé de choix de vie, car la quiétude des lieux lui procurait chaque jour un peu plus de bien-être et de sérénité. Là, il s'asseyait dans l'herbe qui se réchauffait en même temps que le soleil montait un peu plus haut vers son zénith. Il aimait admirer ces terres parsemées d'euphraises casse-lunettes, d'ornithogales et d'orchidées sauvages toutes en fleurs.

A l'arrivée de sa promenade matinale, il se déchargea les bras puis ouvrit la lettre déposée par le facteur le matin même. A l'intérieur, une convocation de Monsieur Le Maire le sommant de bien vouloir se rendre à la mairie du village, pour une information importante le concernant. Intrigué, il décida de descendre dès le lendemain matin et profiterait de l'occasion pour se ravitailler. La descente lui parut interminable, rythmée par d'innombrables questions qui se bouscullaient dans sa tête. Il savait qu'après cet entrevu, rien ne serait plus comme avant. L'inquiétude pouvait se lire dans ses yeux, et le ton grave que Monsieur le Maire arborait ne le rassurait en rien de bon. Après les quelques formules de politesse d'usage, les paroles du Maire furent dures à entendre : « Voilà, notre village a signé une charte écologique pour le développement des énergies nouvelles. Notre Soleil est une source d'énergie inépuisable. Par conséquent, notre conseil municipal a voté l'installation d'un parc de panneaux photovoltaïques sur les hauteurs de notre village. Vous n'êtes pas sans savoir que la terre sur

laquelle se trouve votre ferme est communale. Aujourd'hui, la commune en a besoin pour la rentabiliser. Son exposition et son inclinaison sont optimales pour ce projet. Les travaux débiteront en fin d'année et vous devrez quitter les lieux au plus vite. Nous avons la possibilité de vous reloger à l'intérieur du bâtiment communal moyennant un petit loyer. C'est à vous de voir ».

Le discours du Maire le laissa sans voix. Abasourdi, il remonta péniblement dans ses alpages sans être passé à la boucherie. Déglutissant avec difficulté quelques cuillères de soupe aux herbes, il réalisa peu à peu. En plus du fait qu'il fallait quitter la ferme, il n'imaginait pas les engins envahir la forêt et la prairie pour tout détruire. Il vivait cela comme une attaque de l'homme sur la nature. Ses douloureux souvenirs de mission, partiellement enfouis remontaient et sa colère ressurgissait. Lui qui vivait au jour le jour depuis cinq ans, s'inquiéta de sa vie future. Brutalement, il sentit une douleur aigue envahir sa poitrine, ses mains étaient moites et sur son front, perlaient de grosses gouttes de sueur. Il était terrassé par un malaise. Dans un désir de survivre au mal qui le frappe, il se mit paradoxalement à espérer une visite, la venue de quelqu'un qui pourrait prévenir les secours. Seulement, il le savait, personne ne viendrait, il y a des années qu'il n'attendait personne, et personne ne l'attendait. A peine conscient, il s'en remit au Tout- Puissant en lui adressant les prières que son éducation catholique lui avait inculquée. Peu à peu, l'intensité de la douleur s'affaiblit jusqu'à disparaître enfin. L'alerte que son corps venait de lui lancer l'effraya, et il se promit de consulter un médecin sans tarder.

Le médecin du village s'était voulu rassurant quand à son état de santé, lui conseillant néanmoins que compte tenu de son âge, il serait plus prudent qu'il se munisse d'un téléphone pour les urgences. Il n'en fit rien. Les journées passèrent. Au dehors, on pouvait entendre le doux murmure de l'eau de la rivière qui passait juste sous le vieux chêne pour aller alimenter la Durance après plusieurs cascades. Nous étions au début du beau mois d'Août et l'échéance du jour du départ approchait. Partir, mais où ? Retourner à Marseille où vivait sa famille lui était impossible. La vie citadine avec son stress et ses violences, était devenue définitivement inimaginable. Alors, avec tendresse, il se surprit à penser très fort à sa femme et à sa fille qui avait dû bien changer depuis cinq ans.

La fin d'après-midi était cuisante, et les pins brûlants sous un soleil de plomb. Peu à peu, le temps changea. Très vite l'air se couvrit d'un épais manteau noir. De violentes bourrasques de vent tourbillonnant faisaient courber dangereusement les branches des arbres et claquer les volets de bois. Couché sur son lit, il n'avait pas vu l'orage arriver. Il en avait pris l'habitude, en cette saison, les orages étaient fréquents, violents et passaient toujours au bout de dix

minutes. Mais ils étaient toujours très impressionnants. Il s'empressait de fermer toutes les fenêtres et volets avant l'arrivée de la pluie. Puis, arrivèrent les éclairs illuminant toute la vallée, suivis du grondement assourdissant du tonnerre qui résonnait sur les falaises abruptes et faisait vibrer les vieux carreaux la ferme vétuste. Calfeutré à l'intérieur, il attendait avec impatience que la météo s'apaise. La peur privait de repos ses membres fatigués. Mais cette fois-ci, il sentit que l'orage prenait une allure inhabituelle. Il ne plut pas, pas une goutte d'eau. L'orage s'intensifia et les décharges électriques que le ciel délivrait, ne cessaient pas. Soudain, en une fraction de seconde et dans un bruit fracassant, le gros chêne fut foudroyé, il s'embrasa avant de s'abattre sur la ferme. Par chance, l'homme blessé réussit à s'extraire rapidement par une fenêtre et se mit à courir en direction du village. Une épaisse fumée noire s'échappait maintenant de la ferme foudroyée et les pompiers ne tardèrent pas à dépêcher leurs véhicules de secours sur les lieux. L'incendie fut maîtrisé rapidement et l'homme transporté à l'hôpital de Gap. De la ferme, il ne restait rien, qu'un amas de gravas et de bois calciné. Il était conscient et heureux d'être miraculeusement vivant et accusait le mauvais sort dont il était la victime cet été-là.

Le lendemain, le maire du village lui rendit visite dans sa chambre d'hôpital. Après lui avoir souhaiter un prompt rétablissement, il l'informa de sa volonté ainsi que celle des villageois, de l'intégrer à la vie du village. Tous étaient prêts à l'aider à se reconstruire, à apprendre à le connaître car ils étaient persuadés que c'était un homme intelligent qui valait la peine d'être connu.

Petit à petit, il s'ouvrit à nouveau aux autres. Au début, les échanges étaient fugaces, mais rapidement les gens du village lui étaient devenus sympathiques. Il emménagea dans l'appartement du bâtiment communal mis à sa disposition par la mairie et contacta sa femme à Marseille, la priant de venir le rejoindre habiter à Lardier. Ce qu'elle fit rapidement, elle avait si souvent espéré ce moment. Il apprit que sa fille avait trouvé l'âme sœur et était partie de la maison. Il avait ensuite intégré le conseil municipal et une association grâce à laquelle, de belles manifestations furent organisées au village. Les travaux d'installation des panneaux photovoltaïques étaient maintenant achevés et permettaient à la commune de fonctionner aisément et de se développer.

A nouveau, il avait repris goût à la vie. Il avait compris que la vie est belle. Il s'était rendu compte que finalement les hommes ont besoin les uns des autres pour exister et s'entraider. Et même si elle est parfois dure et cruelle, la vie est précieuse.

